

Études littéraires africaines

Vitali (Ilaria), dir., *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Louvain-la-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011, 147 p.

Catherine Mazauric



Numéro 34, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018484ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018484ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mazauric, C. (2012). Compte rendu de [Vitali (Ilaria), dir., *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Louvain-la-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011, 147 p.] *Études littéraires africaines*, (34), 108–110. <https://doi.org/10.7202/1018484ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Quant à l'étude de Mireille Calle-Gruber sur A. Djébar, elle souligne notamment la dimension « généalogique » (p. 127) de l'exil parisien qui porte en lui la mémoire collective de l'Andalousie perdue, et l'ambivalence systématique de cette expérience rendant toute chose, tout être, instables et réversibles. La dernière phrase de cette contribution vient à point pour conclure l'ensemble des articles : « C'est l'exil dans la langue de l'autre qui porte le désir de littérature » (p. 140).

Signalons enfin que le volume se clôt sur un témoignage autobiographique en contrepoint : celui de Régine Robin qui explique à quel point, pour cette « fille d'immigrants à Paris, [...] deven[ir] une immigrante à Montréal » (p. 143) fut une longue et douloureuse épreuve de l'exil, avant qu'elle puisse éprouver le sentiment d'appartenir vraiment à son nouveau pays.

■ Florence PARAVY

*Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*⁷

Le *Dictionnaire des écrivains migrants* salue, en épigraphe, « [c]es êtres de frontières, ces inclassables, ces cosmopolites »⁸, avec un mot de Julia Kristeva. Significativement, c'est avec un propos emprunté au même ouvrage, *Étrangers à nous-mêmes*⁹, que s'ouvre le premier des deux courts volumes coordonnés par Ilaria Vitali¹⁰. La tonalité en est cependant bien différente, puisque Kristeva écrivait encore : « Nulle part on n'est plus étranger qu'en France »¹¹. « Propos pessimiste », relève I. Vitali, bien qu'il soit susceptible d'un retournement salvateur dès lors qu'il s'agit d'écrivains ou d'artistes, dont l'« exception culturelle » pourra alors être portée au pinacle (p. 7). Mais à la catégorie déjà multiforme des « étrangers », qui faisait l'objet de la réflexion de Kristeva, les contributeurs de l'ouvrage entendent en substituer une autre, problématique et problématisée, celle des « intrangers ». Ce premier volume regroupe

⁷ Vitali (Ilaria), dir., *Intrangers (I). Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*. Louvain-la-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011, 147 p.

⁸ Mathis-Moser (U.) & Mertz-Baumgartner (B.), « Introduction », *Passages et ancrages...*, op. cit., p. 7.

⁹ Kristeva (Julia), *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988, 293 p. (repris en Folio Essais en 1991).

¹⁰ Le second volume de cet ensemble est paru sous le titre *Intrangers (II). Littérature beur, de l'écriture à la traduction* (Louvain-la-Neuve : L'Harmattan/Academia, 2011, 189 p.).

¹¹ Kristeva (J.), *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p. 57.

six contributions obtenues à l'issue d'une session organisée en 2010 à Montréal, dans le cadre du 41^e congrès de l'Association NeMLA, par I. Vitali, portant le titre « *Intrangers* » : *les écrivains beurs des origines à nos jours*.

« *Intrangers* », qu'est-ce à dire ? Ce mot-valise est dû à l'écrivain Y.B., et « veut juste dire que tu es étranger dans ton propre pays, mais me demande pas si le pays en question c'est l'Algérie ou la France »¹². Une fois repris par la critique, il ne s'applique ni à des « étrangers », ni même à des écrivains qu'on dirait « venus d'ailleurs », mais bien à des écrivains « prétendus "étrangers" », qui « sont en fait nés sur le sol français » (p. 7), et dont l'étrangèreté postulée, autrement dit, relève avant tout du stigmate social. L'intérêt d'un tel néologisme – et il n'est pas indifférent à cet égard qu'il s'agisse d'une trouvaille d'écrivain –, c'est qu'il demeure suffisamment polysémique et instable pour ne pas se dessécher promptement en étiquette. Il souligne une relation complexe, une situation tout à la fois incertaine et dynamique, et non un état ou une position aisément définis, dans lesquels il deviendrait possible de cantonner les sujets. I. Vitali, qui semble à l'origine de sa réappropriation dans le champ critique, l'a retenu en alternative à un autre néologisme qui a, quant à lui, connu une fortune remarquable voici une trentaine d'années, l'adjectif « beur ». Concentrant l'étude sur la littérature produite par des écrivains enfants d'immigrés maghrébins, et quant à eux nés sur le sol français, elle rappelle que la désignation de cette littérature comme une littérature « beure » « a soulevé, dès le départ, quelques doutes quant à sa pertinence » (p. 8).

Aussi ce volume affronte-t-il prioritairement la question des définitions, des approches critiques qui en découlent, et des stratégies mises en œuvre par certains écrivains pour échapper précisément à la réduction par étiquetage. On y trouvera différents rappels et d'utiles mises au point concernant la véritable « obsession taxonomique » (p. 12) qui a pris le risque, s'agissant d'une littérature que d'aucuns désignent désormais comme celle de la « post-migration », de stériliser le débat critique en réduisant celui-ci à une instance de labellisation. On a ainsi parlé de littérature « beure », mais aussi de littérature « de banlieue », avec ici le double et paradoxal écueil de la ghettoïsation, d'un côté, d'un crible insuffisamment précis, de l'autre.

Elisabetta Quartta procède ainsi dans sa contribution à une revue critique des « étiquettes trompeuses » accolées à une littérature

¹² Y.B., *Allah superstar*. Paris : Grasset, 2003, p. 237.

beure qui, selon Leïla Sebbar, « n'existe pas » (p. 121). Elle se demande s'il est possible d'identifier là un mouvement littéraire à proprement parler, à partir de trois critères : époque de rédaction, thématiques traitées et langue utilisée. Kathryn Kleppinger s'attache de son côté à « l'invention du roman beur » (avec Mehdi Charef, Leïla Sebbar, Azouz Begag et Farida Belghoul), et Robert Varga pose les prolégomènes d'une histoire de la littérature beure, en analysant les phénomènes de « culte » associés à deux écrivains aux statuts opposés, Azouz Begag « contre » Paul Smaïl (« beur » paradoxal s'il en est), tous deux s'intéressant aux croisements des discours littéraires et médiatiques.

L'apport le plus significatif de ce volume consiste dans l'identification du principal questionnement ouvert par les œuvres envisagées. La littérature « post-migratoire » des « intrangers » se révèle en effet productrice d'un « décentrement »¹³, voire, depuis l'instabilité d'une identité « interstitielle » (I. Vitali, p. 13), dépassant les oppositions entre l'ici et l'ailleurs, le Soi et l'Autre, d'une « dynamique post-identitaire » (p. 17). À cet égard, les stratégies mêmes des auteurs afin de se démarquer de l'étiquette d'« écrivain de banlieue » procèdent de cet effort, comme le montre Laura Reeck à propos d'un film de Rachid Djaïdani. Mireille Le Breton quant à elle cherche à mettre en évidence la manière dont des romans (de Mohamed Razane et Faïza Guène) conduisent à « re-penser » l'imaginaire national français. Si sa contribution mentionne la réflexion de Nathalie Etoke, on ne peut que souhaiter que l'analyse des dynamiques « intrangères » en littérature déborde désormais les seuls écrits précédemment étiquetés « beurs ».

■ Catherine MAZAURIC

*Les Empires de l'Atlantique XIX^e-XXI^e siècles. Figures de l'autorité impériale dans les lettres d'expression européenne de l'espace atlantique*¹⁴

En proie naguère aux polémiques que l'on sait¹⁵, les études post-coloniales s'accliment nonobstant progressivement, comme on le voit, dans des travaux de langue française, à travers l'appropriation

¹³ Laronde (Michel), *L'Écriture décentrée*. Paris : L'Harmattan, 1996, 211 p.

¹⁴ Clavaron (Yves) & Moura (Jean-Marc), dir., *Les Empires de l'Atlantique XIX^e-XXI^e siècles. Figures de l'autorité impériale dans les lettres d'expression européenne de l'espace atlantique*. Bécherel : Les Perséides, 2012, 294 p.

¹⁵ Cf. Mangeon (Anthony) & Martin-Granel (Nicolas), « À propos des études postcoloniales, "à l'angle des rues parallèles" », *Études littéraires africaines*, n°30, 2011, p. 93-105.